

principes d'édition et de traduction, la liste des abréviations et la bibliographie. L'édition, très soignée, reproduit la présentation de l'ouvrage original, dans lequel le texte de Virgile est découpé en brèves sections de 10 à 20 vers environ, chaque fois suivies d'un *argumentum*, d'une *explicatio* et de notes dans lesquels les lemmes sont numérotés (les chiffres qui les précèdent ne renvoient donc pas au vers mais à une numérotation continue à l'intérieur de chaque section). La Cerda commente aussi bien les faits de langue que les *realia* mythologiques et historiques et les qualités littéraires du texte. Le commentaire du jésuite se montre attentif à la *dispositio* de l'œuvre (invocation, proposition, narration, digressions...) et aux figures rhétoriques (*anticipatio*, *emphasis*, *periphrasis*, *antonomasia*...) Il entre régulièrement en dialogue avec les commentateurs précédents, antiques et modernes (en particulier Jules César Scaliger, cité 67 fois), et propose également de nombreux passages parallèles avec d'autres auteurs classiques, grecs et latins, de tous genres et de toutes périodes. Toutes les références (qui concernent plus de 300 auteurs antiques et plus de 150 *recentiores*, et dont la liste complète est donnée aux pages I, 37-40) sont explicitées par l'éditeur au fil du texte dans un *apparatus fontium* (qui constitue à lui seul un immense travail et un des apports majeurs de cet ouvrage), tandis qu'un appareil critique relève les quelques variantes entre les éditions de 1612 et de 1613. – Il est dommage que le beau frontispice de l'édition de 1612 n'ait pas été reproduit, pas plus que la longue lettre de dédicace à Diego de Silva y Mendoza, les poèmes liminaires et la lettre de l'auteur à l'imprimeur : ce paratexte aurait sans doute pu apporter de précieux éléments de contextualisation. On peut également regretter que les passages pourvus de notes par l'éditeur ne soient pas identifiés dans le texte, ce qui rend hasardeux l'usage des deux sections de notes. On déplorera surtout l'absence d'un index final des noms propres et des notions, qui aurait fait de ces volumes un outil de travail beaucoup plus efficace. Ces réserves mises à part, on ne peut que se féliciter de la mise à disposition de cette somme d'érudition jésuite... et espérer que les onze livres suivants trouveront rapidement à leur tour un éditeur.

Aline SMEESTERS

Aude LEHMANN (Dir.), *Diderot et l'Antiquité classique*. Paris, Classiques Garnier, 2018. 1 vol. broché, 388 p. (RENCONTRES, 364. LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 27). Prix : 49 €. ISBN 978-2-406-07325-3.

On le sait, la postérité a entretenu avec Diderot une relation beaucoup plus capricieuse qu'avec ses deux illustres contemporains, Rousseau et Voltaire qui, de leur vivant, pouvaient déjà prétendre au titre de « légende ». La prudence de frère Tonpla l'avait encouragé à garder en portefeuille les œuvres susceptibles de le ramener dans les geôles royales, ou du moins de les confier aux seuls regards complices de ses amis véritables. L'image de l'écrivain, la complexité foisonnante de ses œuvres se sont construites et révélées pendant plus de deux siècles, souvent écornées par la méprise et les malentendus : il a fallu attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour que Denis Diderot rejoigne, symboliquement s'entend, le panthéon littéraire qu'il méritait. En 1884 comme en 1913, les commémorations divisent partisans et détracteurs, avant que la consécration n'advienne en 1984 et, plus proche de nous, en 2013 lorsque s'est tenu à Mulhouse un colloque international intitulé « Diderot et l'Antiquité classique » dédié à « la réception, par le

philosophe des Lumières, des cultures littéraires antiques ». Les différentes contributions ont donné lieu à la rédaction de dix-sept articles, rassemblés par Aude Lehmann. Le sujet n'était pas totalement inédit, le terrain ayant été déjà largement défriché par les travaux de Jean Seznec (*Essais sur Diderot et l'Antiquité*, 1957) et de Raymond Trousson (plusieurs articles publiés entre 1964 et 1985), mais il restait néanmoins beaucoup à faire : la relation de Diderot à l'Antiquité classique est essentielle et se déploie dans les domaines les plus variés, de l'esthétique à l'éthique – indissociables chez l'écrivain –, en passant par la philosophie au sens le plus large du terme. La perspective retenue est intéressante : en quoi la pratique des Anciens – rappelons que Diderot connaissait également le grec, contrairement à la majorité de ses contemporains plus spécifiquement formés à l'apprentissage de la langue latine – a-t-elle influencé la pensée et l'œuvre de l'écrivain jusque dans l'expression la plus hardie de sa modernité. « On perçoit chez le Langrois une perpétuelle tension entre l'Antiquité et la Modernité », souligne fort justement Aude Lehmann dans son Avant-propos (p. 13). Cette tension, mise en exergue par la directrice de l'ouvrage, s'apparente en effet au fonctionnement dialectique de la démarche heuristique de Diderot, résolument fermée à toute forme de manichéisme ou de systématisme. Le volume nous propose donc une mosaïque de points de vue sur les liens étroits (et parfois extrêmement critiques) qu'entretiennent les écrits de Diderot avec les auteurs antiques. Si les différents angles d'approche sont parfaitement légitimes, on n'échappe par ici hélas à l'écueil auquel se heurtent souvent les recueils d'actes de colloque : la partition thématique a certes le mérite de clarifier la présentation, elle n'en demeure pas moins assez artificielle et nuit à la structure d'ensemble. D'autres regroupements étaient possibles et probablement plus heureux. Ainsi, la première contribution, qui échappe singulièrement au classement retenu (*Diderot et l'article « Langres » de l'Encyclopédie*) se voit-elle mise en exergue, alors même qu'elle se fonde sur une hypothèse attributive – Diderot serait l'auteur de cet article consacré à sa ville natale – toujours discutée parmi les spécialistes. Plus regrettable encore, certaines études qui se complètent et se répondent sont arbitrairement réparties dans des ensembles différents alors qu'elles interrogent en réalité la même problématique. L'article de Marie-Anne Zagdoun (*Diderot et l'esthétique d'Aristote*) traite tout autant du théâtre que l'excellente contribution de Marilina Gianico (« *Avons-nous eu plus de délicatesse et plus de génie que les Athéniens ?* » *L'Antiquité classique, légitimation de la réforme théâtrale*), les études de Marie Saint-Martin (« *La vérité ! La nature ! Les Anciens ! Sophocle ! Philoctète !* » *Diderot et l'Antiquité, l'invention d'une modernité à l'antique*), Sophie Felopoulou (*Le dialogue diderotien avec Aristote et Platon*), ou Gualterio Calboli (*L'essai Sur Térence de Diderot et la Vie de Térence chez Donat. Étude critique et comparée*), tous rangés dans des parties distinctes sans que le lecteur ne soit jamais invité à les faire dialoguer. L'ouvrage se présente donc en quatre parties thématiques bien séparées : « Diderot critique d'art à l'école des Anciens », « Diderot et les philosophes de l'Antiquité », « Diderot critique littéraire des Anciens » et, enfin, « L'impact des auteurs anciens sur la pensée de Diderot ». Les auteurs, qui sont majoritairement des philologues classiques et des antiquistes, portent un regard souvent éclairant sur les textes qu'ils convoquent mais ils ne semblent pas toujours conscients de la spécificité de l'écriture de Diderot : discontinuë, volontairement éclatée et parfois même délibérément paradoxale, ce qui explique son utilisation très particulière – « kaléidoscopique » écrit Dominique

Bocage-Lefèbvre (p. 106) – des sources antiques appelées à alimenter sa réflexion. Plusieurs contributions retiennent particulièrement l'attention. On relira ainsi avec intérêt les pages de Nadège Neumuller (*Diderot et l'histoire plinienne des arts*) et Charles Philippe Assembé Ela (*Un paragone oublié : Diderot-Falconet-Pline*) sur la lecture diderotienne de Pline l'Ancien. L'*histoire naturelle* se révèle en effet une source essentielle pour comprendre les jugements esthétiques portés par l'auteur des *Salons* et les arguments avancés dans le célèbre différend qui l'opposa à son ami Falconet. Dans la deuxième partie, les articles consacrés à Sénèque par Christine Hammann (*Sénèque avocat de Diderot, procureur de Rousseau*), Cécile Merckel (*La figure de Sénèque dans l'Essai sur les règnes de Claude et de Néron de Diderot*) et Valérie Pérez (*Le jeu agonistique de la parole. Diderot et le parler-vrai*) sont particulièrement convaincants. On saluera encore l'originalité de l'analyse proposée par Houda Landolsi, qui brosse un portrait étonnant de Suzanne Simonin en héroïne de tragédie grecque (*Suzanne Simonin, une héroïne de l'Antiquité ?*), comme l'approche méticuleuse et érudite de « l'image de Cicéron dans l'œuvre de Diderot » (Aude Lehmann). Enfin, la dernière étude consacrée à la place de Celse dans l'*Encyclopédie* rappelle pertinemment l'intérêt jamais démenti que Diderot portait à la science médicale. Chose étonnante, aucun des auteurs ne s'est vraiment arrêté sur la question du matérialisme, pourtant essentielle dans l'œuvre du philosophe. Lucrèce est à peine cité, au détour d'une référence ou d'une rapide allusion, alors qu'il était, sans conteste, l'un des poètes les appréciés par Diderot (« Comment un génie aussi beau que Virgile ne connaissait-il pas le prix d'un poème de Lucrèce », écrivait-il en août 1768 dans la *Correspondance littéraire*) et, surtout, un penseur essentiel pour comprendre le cheminement intellectuel qui conduisit l'auteur des *Pensées philosophiques* de 1746 à écrire *Le rêve de d'Alembert*, entrepris à la fin des années 1760. Tout bien considéré, *Diderot et l'Antiquité classique* est un ouvrage d'assez bonne facture, un peu inégal, mais qui a le mérite d'ouvrir, ou plutôt de réorienter, des pistes de lectures pour appréhender l'œuvre protéiforme de l'une des personnalités les plus fascinantes du siècle des Lumières. Valérie ANDRÉ

Jean ROBAEY, *Van de Woestijne traducteur d'Eschyle. Avec un nouveau fragment des « Zeven op Thebe Los »*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2019. 1 vol. broché, 179 p., 4 ill. (LEXIS SUPPL. 72). Prix : 40 €. ISBN 978-90-256-1341-9.

Spécialiste entre autres de Karel van de Woestijne, Jean Robaey s'est investi dans une entreprise de traduction des *Sept contre Thèbes* d'Eschyle menée par celui-ci. Il semblerait en effet que l'écrivain belge d'expression néerlandaise (1878-1929) se soit intéressé à cette tragédie dès 1895 au cours de ses études secondaires et qu'il ait travaillé à sa translation jusqu'en 1906, date à laquelle il a renoncé à terminer celle-ci. On dispose ainsi de la traduction des vers 1-368 publiée par l'écrivain dans la revue *Vlaanderen* (V, mars 1907, p. 96-107) sous l'intitulé « Aischulos' Zeven op Thebe los (Fragment.) ». En outre, la Letterenhuis d'Anvers possède quatre feuillets manuscrits, demeurés inédits, sous la cote W 803/H (10), dont le contenu ne figure pas dans l'édition des œuvres complètes de l'écrivain. Il s'agit des vers 400-479, sur lesquels s'achève l'étude de Karel van de Woestijne, le dernier vers marquant vraisemblablement la fin de l'entreprise. Jusqu'à présent la traduction des vers 369-399 n'a pas été